

POURQUOI LE FOOT ?

À l'approche de la Coupe du monde en Russie, un colloque à la Sorbonne a exploré toutes les facettes de l'univers du ballon rond. **PAR RENAUD DÉLY**



DR

La Sorbonne, drôle d'endroit pour une rencontre... de football. Cinquante ans après Mai 68, l'université parisienne a accueilli, les 26 et 27 mai, des débats passionnés sur ce monde du ballon qui ne tourne pas toujours très rond. Initié par l'association Arte-Filosofia, pilotée par François Lapérou, et le Collège de philosophie, présidé par Pierre-Henri Tavoillot, maître de conférences à l'université Paris-IV, ce colloque, dont *Marianne* était partenaire, arborait un titre aux relents shakespeariens : « Pourquoi le foot ? » Telle est bien la question...

Pourquoi ce sport simple, voire simpliste, selon ses détracteurs, a-t-il acquis de nos jours une telle influence planétaire ? Pourquoi fait-il vibrer, rêver ou pleurer des milliards d'êtres humains sur les cinq continents ? À l'heure où les records de transferts les plus onéreux sont battus à tour de bras et où les salaires perçus par une poignée de stars en short atteignent des sommets stratosphériques, jusqu'où la bulle du foot-business peut-elle continuer d'enfler ? Un duo d'économistes du sport a disséqué la solidité de cette activité en pleine

croissance. Avec un verdict plutôt rassurant de Virgile Caillet, spécialiste de marketing sportif et délégué général d'Union sport et cycle, qui a insisté sur l'explosion des recettes que génère le foot. Pierre Rondeau, professeur à la Sports Management School, a mis l'accent, lui, sur la nécessité d'inventer des outils de régulation à l'échelle internationale pour dompter les soubresauts de ce capitalisme débridé. Il a ainsi plaidé pour l'instauration du *salary cap*, c'est-à-dire un plafonnement des salaires à l'échelle européenne, pour limiter les inégalités dans un univers qui va aujourd'hui, pour en rester à la Ligue 1 française, des 3 millions brut de salaire mensuel perçus par le Brésilien Neymar, au PSG, aux 3 000 € touchés par plusieurs joueurs du club d'Amiens.

Ancien joueur de l'AS Cannes, où il évolua aux côtés d'un jeune espoir dénommé Zidane, Alain Ravera, devenu entraîneur, s'est chargé de rappeler que la rentabilité du foot dépendait d'abord des résultats du terrain. Une incertitude que l'évolution récente du foot-business s'efforce de limiter. Directeur du développement du groupe So Press, Brieux Férot a ainsi relevé que les

DU BEAU MONDE POUR LE BEAU JEU
Nathalie Iannetta, ex-conseillère sport de François Hollande, Eric Naulleau, écrivain, Yvan Gastaut, qui aimait le débat, et Jean-François Diana, maître de conférences à l'université de Lorraine.

classements étaient largement indexés sur les budgets des clubs. On connaît l'adage du joueur anglais Gary Lineker selon lequel, « le foot est un sport qui se joue à 11 et à la fin, ce sont les Allemands qui gagnent ». Désormais, ce sont les plus riches qui gagnent (presque) toujours. Rescapées de cette mondialisation échevelée, les équipes nationales, quand elles gagnent, ne génèrent pas seulement des retombées financières mais aussi politiques, tant la décriée Fifa est devenue plus puissante que l'ONU.

À quelques jours de l'ouverture de la Coupe du monde sur les terres de Vladimir Poutine, Grégory Schneider, journaliste à *Libération*, a exploré la dimension géopolitique acquise par les grandes compétitions de football. Une puissance démultipliée par une médiatisation elle-même planétaire, un domaine exploré par la journaliste Nathalie Iannetta, ex-conseillère sport de François Hollande à l'Élysée, et Jean-François Diana, spécialiste de la communication audiovisuelle et maître de conférences à l'université de Lorraine. Longtemps méprisé par les intellectuels, à quelques rares exceptions près, le football est pourtant un objet de culture. C'est l'historien Pascal Blanchard qui s'est chargé de mettre en valeur cette dimension, quand l'écrivain Eric Naulleau s'épanchait, lui, sur son amour conjoint de littérature et du ballon rond, idylle qu'il met en scène dans son dernier ouvrage, *Quand la coupe déborde* (Stock). Et le jeu, dans tout ça ? Puisque le foot en reste un, il nécessite aussi bien des bons que des... mauvais joueurs. Le philosophe Olivier Pourriol a filé un astucieux « éloge de la triche » quand le comédien Boris Téral concluait par une brillante « généalogie de l'insulte ». Des injures d'Anelka en 2010 au coup de boule de « Zizou » quatre ans plus tôt, nul ne conteste plus que l'insulte fasse aussi clairement... partie du jeu. ■

